



Une  
étrange  
auberge

Jean Dominique ZANUS

# Une étrange auberge

Il est 18 heures. La nuit est déjà tombée. Le brouillard s'est levé sur la lande. Il monte à l'assaut de l'auberge comme une vague silencieuse. Il ne laisse visible sous la clarté de la lune que la toiture d'ardoises surmontée d'une espèce de grande cheminée coiffée d'une cloche assez imposante. L'auberge est située au bord de la route qui relie Seaford à Eastbourne dans le comté du Sussex. Cette route de campagne suit les méandres de la côte bordée de falaises. Elle est prise entre la mer et la lande.

Le brouillard est maintenant si épais que le voyageur doit s'approcher de l'auberge pour distinguer les lumières qui éclairent l'intérieur au travers des fenêtres aux vitres ornées de carreaux de couleur. Une enseigne métallique suspendue à deux barres de fer oscille dans le vent avec un léger grincement. Sur cette enseigne, on peut lire en lettres anglaises « Lockham Inn ».

Lorsqu'il pousse la lourde porte principale, le voyageur pénètre dans une grande salle garnie de tables massives chichement éclairées par des appliques et des lampes pendues au plafond. Les murs sont décorés de tableaux, de dessins et d'objets divers qui tentent de donner à l'ensemble un aspect authentique et ancien, mais le tout sent la décoration bon marché et relève plus de l'entassement que d'une disposition harmonieuse.

Cette auberge a dû connaître des jours fastes, mais ils semblent derrière elle. En ce mois d'octobre qui marque la fin de la saison, elle ne compte que quelques clients.

Le patron est debout derrière le bar : court de taille, carré de visage, la cinquantaine au ventre déjà proéminent. Il suit des yeux la serveuse qui s'occupe des clients dans la salle.

« C'est pour ce soir » pense-t-il. « Ma petite, tu vas y passer ! Depuis le temps que tu m'échauffes les sangs à me frôler avec ta blouse mal fermée ».

Après le service sa femme part voir sa mère à Seaford. Elle va y passer la nuit.

Il contemple à nouveau les formes généreuses de la serveuse.

« Ça va être ta fête » pense-t-il avec un sourire mauvais. « Et pas question de rechigner, ça fait partie du travail et c'est la tradition ici. Gourde comme tu es, tu dois bien te douter que je ne t'ai pas engagée uniquement pour tes talents de serveuse ».

Cathy, la serveuse s'active auprès des clients, puis elle vient se poser à l'autre bout du bar. Elle jette à la dérobée un coup d'œil à son patron.

« C'est pour ce soir. J'ai bien compris qu'il veut me faire ma fête, vu que sa femme sera partie » pense-t-elle « mais la fête risque de ne pas être celle qu'il croit ».

Elle a un sourire. Elle tâte à nouveau le couteau qu'elle tient caché dans son tablier. C'est un couteau assez court, à la lame solide et bien aiguisée.

Un jour qu'elle était occupée à l'étage elle est passée devant la chambre des patrons. La porte était entrouverte. Le patron avait déplacé une commode et il était accroupi dos à la porte. Il semblait très affairé à une tâche qu'elle ne pouvait pas voir. Elle s'est éclipisée sans qu'il la remarque.

Cela l'a intriguée.

Puis, profitant que ses patrons étaient occupés dans

l'arrière-salle, elle a poussé la commode. Elle a tout de suite repéré une lame de plancher qui dépassait légèrement. En appuyant sur un côté elle l'a facilement soulevée. Dans la cachette ainsi découverte elle a trouvé un sac de bonne taille. Il contenait d'importantes liasses de billets de banque. « Le magot des vieux » a-t-elle pensé en jubilant. Elle a tout remis en place et elle est sortie de la chambre. Elle en a parlé à Steve, son chéri, un ancien militaire aussi peu apte qu'elle à utiliser ses méninges et qui remplace l'intelligence par une forme d'assurance et de détermination. Il lui a dit :

— J'ai un plan : d'abord tu chauffes le vieux. Avec ce que tu as là, ça devrait être facile, lui a-t-il dit en lui mettant une tape sur les fesses. Dès que sa femme est partie il va t'emmener dans sa chambre. Tu te laisses faire et quand il est sur toi tu le finis.

Après, tu prends le magot et tu mets le feu au lit. Tu viens me rejoindre, je serai garé sur le parking de l'auberge, dans un coin discret. Tu me donnes le fric, tu retournes à l'auberge pour appeler les secours. Après, on laisse l'affaire se tasser un peu. Tout le monde trouvera normal que tu partes puisque l'auberge sera fermée. Tu me rejoins et à nous la belle vie ! Il est pas chouette mon plan ?

Cathy a eu des scrupules au début :

— Tu es sûr qu'on est obligé de le tuer ?

— Seuls les morts ne parlent pas. Si tu l'assomes pendant vos galipettes, tu fais quoi quand il va se réveiller ?

S'étant rendue à l'idée, elle s'est demandée comment faire. Elle a déjà tué des lapins, des poules, mais un homme c'est autre chose.

— C'est tout simple, lui a dit Steve, il te faut un bon couteau, pas trop grand. Quand il est couché sur toi, tu le mets ici, entre les côtes et tu appuies. Tu verras, ça rentre facile et il canne sur le coup.

Ils ont pris un peigne pour simuler le couteau et il l'a fait répéter encore et encore jusqu'à ce que le geste devienne automatique.

— Tu ne voudrais pas t'en charger ? A-t-elle demandé dans une dernière tentative pour éviter ce qu'elle considérait comme une corvée.

Il lui a répondu que c'était dangereux, qu'il pouvait se faire repérer et qu'il ne serait jamais aussi bien placé qu'elle.

— Ça m'étonnerait qu'il ait envie de me monter dessus, a-t-il ajouté en rigolant.

Elle a fini par accepter, et c'est pour ce soir.

Elle a appelé Steve dans la matinée. Il est prêt. Au téléphone il lui a dit tout ce qu'ils vont faire dans leur nouvelle vie.

Steve sourit.

« Quelle conne ! » pense-t-il. « J'ai décroché le gros lot. Elle va prendre tous les risques, et quand elle va m'amener le magot j'aurai juste à l'embrasser un peu trop fort et à la ramener dans la chambre. Les flics ne se poseront pas de question, ils auront leur compte de macchabées ».

Bradley Morthill n'en revient pas. Il est en train de dîner avec Marilynne, sa nouvelle secrétaire. Elle est vraiment mignonne. Il a du mal à détacher son regard de ses formes généreuses, bien qu'elles soient sagement cachées dans une tenue assez stricte. C'est ce mélange de réserve et de sensualité qui l'a fait craquer, lui, le mari modèle, l'homme sans histoire, le respectable et respecté directeur de l'agence régionale de la National Save Bank.

Marilynne lui a expliqué qu'elle en avait assez du milieu

modeste dont elle est issue et qu'elle est prête à faire ce qu'il faut pour réussir. Son regard et son sourire ont semblé très explicites à son patron. Ce dernier lui a laissé entendre qu'il saura récompenser généreusement une collaboratrice dévouée et qui n'a pas peur de se donner à sa tâche.

Elle lui a répondu qu'il pouvait compter sur sa discrétion et sur son dévouement plein et entier.

Il n'a donc pas été surpris qu'elle accepte de dîner et de passer la nuit avec lui dans cette auberge. La version officielle est qu'ils font ensemble une tournée d'inspection des agences locales.

Il a hâte que le repas se termine. Il se sent comme un collégien, intimidé et excité.

Marilyne sourit à son patron. Elle le fixe de ses grands yeux bleus.

« Il a l'air à point » pense-t-elle. « Je ne dois pas trop faire monter la température, il faut qu'il tienne au moins jusqu'aux photos ».

Discrètement elle jette un coup d'œil à Johny. Il est assis à une table au fond de l'auberge. Il lui adresse un petit signe discret.

Johny, c'est un as : il n'a pas son pareil pour dégainer son Nikon et pour faire à la volée des photos très réussies et parfaitement nettes. Quinze ans comme paparazzi, cela forme l'œil et la main et cela aiguise les réflexes. Dans le métier on le surnomme le pistolero.

Johny a rencontré Marilyne lors d'une séance de photos « de charme », comme il les appelle. Il lui a dit qu'avec son physique, son intelligence et son côté jeune fille de bonne famille, elle avait des moyens plus

rentables de gagner sa vie.

Lorsqu'elle va monter dans la chambre avec Bradley, il va les suivre discrètement. Elle doit se débrouiller pour que la porte ne soit pas verrouillée. Ils ont convenu qu'il interviendra lorsqu'elle poussera un cri particulier qu'ils ont répété.

Il l'a prévenue :

— Attention ! Le moment est très important ! Il faut que votre tenue et que votre attitude ne laisse aucun doute sur ce que vous êtes en train de faire. Je n'aurai que quelques secondes avant que le pigeon se planque.

— Et s'il veut opérer dans le noir ? Benêt comme il est, ça ne m'étonnerait pas.

— Pas de soucis, ma belle, j'ai tout ce qu'il faut.

Ils ont convenu qu'après elle jouera l'effarouchée, la catastrophée. Elle expliquera qu'elle a rencontré ce photographe il y a longtemps, qu'elle a fait un peu des photos avec lui pour gagner sa vie, qu'elle a revu récemment une autre fille qui posait pour lui, qu'elle était tellement heureuse de ce qui lui arrivait avec Bradley qu'elle n'avait pas pu s'empêcher de lui en parler, qu'elle regrettait simplement qu'il soit marié, que c'était certainement cette fille qui avait mis le photographe sur leur piste.

L'idée est qu'elle reste au contact du pigeon, qu'elle ne soit pas grillée. Cela lui permettra d'influencer Bradley dans le sens de la soumission quand il va recevoir le message lui indiquant qu'il a des photos à acheter.

Au bout d'un certain temps elle dira qu'elle se sent vraiment mal, qu'elle est désolée mais qu'elle doit partir. Ils pourront alors recommencer tranquillement avec un autre pigeon.

Johnny lui a expliqué que l'idée avec Bradley et de le presser mais pas trop. Il a ajouté :

— Il faut du doigté. Si tu pousses le bouchon trop loin ou trop longtemps le pigeon peut péter les plombs. Il peut devenir dangereux pour nous ou pour lui. On en a vu se tirer une balle dans la tête. Je veux du fric, mais je ne veux tuer personne. J'ai des principes.

En regardant Marilynne faire les yeux doux à Bradley, Johnny pense :

« Ce que cette niaise ne sait pas c'est que dès que j'ai le fric, je disparaiss dans la nature. Ce n'est pas elle ni l'autre benêt qui vont aller porter plainte. Elle est vraiment aussi bien foutue qu'elle est bête, et elle est très bien foutue ! » Pense-t-il avec un sourire.

Archie est installé dans un coin de la grande salle. Il termine son Irish coffee. Il regarde sa montre.

« L'affaire doit être faite maintenant. J'espère que ce gros lourdaud de Hans n'a pas eu besoin d'utiliser ses muscles. A priori la mamie devait être absente comme chaque après-midi. Elle m'a bien dit qu'elle allait toujours faire une partie de cartes avec ses copines et qu'elle ne rentrait jamais avant 19 heures ».

Après quelques secondes : « j'ai quand même eu de la chance sur ce coup ».

Quand la vieille dame a appelé le poste de police parce qu'elle avait entendu un bruit bizarre dans son jardin, Archie s'est rendu sur place. Il n'a rien remarqué de particulier.

Pour le remercier elle a insisté pour lui offrir une tasse de thé. Elle lui a expliqué qu'elle était souvent inquiète à cause des affaires qu'elle gardait chez elle. Il a eu l'air intrigué.

Elle a ouvert un placard de sa cuisine et, avec un petit sourire, elle a posé une grosse boîte sur la table et l'a ouverte.

« Heureusement que j'étais assis » pense Archie : la



boîte était pleine de bijoux et de billets de banque. Elle lui a expliqué que certains bijoux dataient de sa grand-mère et qu'ils avaient une grande valeur, d'où ses craintes quand elle entendait des bruits inhabituels dans le voisinage.

Il lui a dit que ce n'était pas prudent de conserver ces objets de valeur chez elle et qu'il lui conseillait de les mettre dans un coffre à la banque, ce à quoi elle a répondu qu'elle n'avait pas confiance.

Archie a eu très vite l'idée de récupérer la boîte, travail facile, mais comment faire pour ne pas prendre de risque ?

Quelques semaines plus tard, la chance lui a souri. Il a pris un type en flagrant délit d'un casse minable. C'est un gros costaud, il s'appelle Hans. Archie ne l'a pas emmené au poste, il l'a cuisiné sur place. Il a appris que Hans est en situation irrégulière et qu'il cherche à rentrer dans son pays, quelque part en Europe de l'Est.

Il lui a proposé l'affaire : il vole une voiture, il s'introduit chez la vieille, il prend la boîte et ils se retrouvent sur le parking de l'auberge. Là ils font le partage et Archie lui donne l'adresse d'un contact qui saura le faire passer sur le continent.

— C'est un type fiable, tu peux lui faire confiance, et il me doit un service, a-t-il ajouté. Tu m'appelles quand tu es à Seaford, je te donne l'adresse exacte. Tu as une heure pour te pointer à l'auberge. Passé ce délai je lance un avis de recherche contre toi et tu seras vite coffré.

Archie est sincère sauf sur quelques menus détails. Il envisage une fin légèrement différente : En fait, quand le gros Hans va arriver au parking de l'auberge avec sa voiture volée, il va gentiment le liquider, récupérer la boîte et mettre le cadavre dans la voiture. Sur la route, juste après l'auberge, il a repéré un virage

à gauche. Si vous sortez de la route à cet endroit vous allez vous écraser cent mètres plus bas sur des rochers battus par la mer. C'est exactement ce qu'il faut à Archie. Il doit juste placer la voiture correctement, desserrer le frein à main, mettre une petite poussée amicale et en route pour le grand plongeon.

« C'est pas demain la veille qu'on va retrouver la bagnole et d'ici là les crabes se seront régalez » pense Archie dans un sourire.

Puis il démissionnera et il retournera chez lui, dans le nord de la Grande-Bretagne. Il a l'idée d'un pub. Ça sera fini de l'air supérieur de son chef, des sourires en coin de ses collègues, tout cela parce qu'il n'est pas de la région et qu'il a un accent.

« Ils ne m'ont jamais accepté, ça tombe bien, je ne les ai jamais aimés, ces ploucs qui se prennent pour des cadors » pense-t-il dans un soupir.

Hans a rapidement accepté la proposition. Il trouve le plan ingénieux et facile. Il envisage simplement une légère modification à la fin de l'histoire : sur le parking, un coup de couteau bien placé évitera la complication d'un partage. Il laissera le corps sur place. Il est persuadé qu'Archie a fait le nécessaire pour que personne n'entende parler de lui et de leur plan. Les flics n'auront aucun moyen de remonter jusqu'à lui, et avec le fric il sera très vite de retour dans son pays.

La patronne, grande et sèche, les cheveux filasse, est assise dans la cuisine. Elle pense à sa mère. « La vieille va bientôt casser sa pipe » songe-t-elle. « Je vais hériter de la maison. Dès que c'est fait, je la vends et je me débarrasse de ce gros nul ». En pensant cela,

elle lance un regard venimeux au patron par l'ouverture qui donne dans la grande salle.

« Il m'a été utile au début, mais maintenant c'est un vrai poids mort. En plus, il m'énerve à faire le patron. J'ai bien fait d'écouter le notaire, de ne pas me marier et de garder la propriété de l'auberge. Je suis encore jeune, je pense que je peux trouver mieux ».

Après un instant elle repense à son frère. Cela fait des années qu'elle ne l'a pas vu et voilà qu'il débarque avec une gamine. Il la lui a amenée il y a maintenant un mois en lui disant qu'elle est orpheline, qu'il doit s'absenter quelque temps et qu'il viendra bientôt la récupérer.

Il a toujours son air de voyou mais elle n'a jamais su lui dire non quand il la regarde avec ses grands yeux. C'est il y a un mois et depuis, plus de nouvelle.

« Je pense que je ne le reverrai pas de sitôt » soupire-t-elle.

« Bon, la gamine est plutôt gentille, elle aide volontiers à la cuisine. Elle doit avoir douze ans. S'il ne vient pas la récupérer dans les mois à venir, j'ai une idée pour la rentabiliser ».

Le mot rentabiliser la fait sourire.

« Elle est mignonne. Elle peut intéresser certains vieux messieurs que je connais » pense-t-elle avec une moue salace.

« Bon, vu l'âge de la demoiselle, on se contentera au début de petits jeux qui ne laissent pas de trace, après on verra ».

Après un moment :

« Quelle idée elle a eu de ramener ce chien pouilleux ? ».

Il y a quelques instants, la jeune fille est entrée dans l'auberge avec un petit chien blanc. La patronne a été inflexible : elle lui a interdit de le laisser dans

l'auberge.

— Pas de sac à puces ici ! S'est-elle exclamée. Emmène-le dans la remise au fond du pré. Et si vous voulez vraiment rester ensemble, prend une couverture et va t'installer avec lui.

À la surprise de la patronne c'est ce que la jeune fille a fait.

La jeune fille est assise devant la remise, sa couverture sur les épaules. Elle tient dans ses bras le petit chien blanc.

— On est bien, murmure-t-elle en caressant la tête du chien. Nous n'allons pas rester longtemps ici, il va bientôt arriver.

Elle lève un doigt vers le ciel.

— Il va venir de là, ajoute-t-elle avec un sourire.

Tim est heureux, il réalise son rêve : l'Eurofighter Typhoon est une machine incroyable. Ses deux turboréacteurs FGR.Mk4 l'ont propulsé en quelques secondes à 2000 pieds, pas d'à-coups, une longue poussée puissante et régulière. D'une main légère il commande aux vingt tonnes de l'avion de chasse.

Cela fait trois ans qu'il a rejoint le 3 (F) Squadron, l'escadron d'élite de la Royal Air Force dont la devise est Tertius Primus Erit, le troisième sera le premier. Il a commencé comme équipier puis il est devenu leader et maintenant, pour la première fois il est pilote d'essai : il vole sur un Typhoon équipé des nouveaux turboréacteurs MK5. Il a constaté une réelle différence : encore plus de souplesse et de puissance. Il a décollé il y a trente minutes de la base de

Coningsby dans le Lincolnshire où l'escadron est affecté, cap au sud, sud-ouest. Il a évité Londres. Dans dix minutes il sera au-dessus de la Manche et son programme d'essais pourra réellement commencer.

Soudain il sent une vibration anormale qui cesse au bout de quelques secondes. Il examine attentivement chacun des instruments de bord. Il ne relève rien d'anormal.

Puis, la vibration reprend, plus forte. Tout l'appareil semble ébranlé.

Tim se dévisse le cou pour voir chacune des parties du fuselage qui est accessible à son regard, sans résultat. Toujours rien d'anormal.

Soudain la puissance des turboréacteurs chute brutalement. Il parvient avec peine à maintenir son altitude. Il signale l'incident au contrôleur aérien militaire qui suit son vol depuis le sol.

Après quelques instants ce dernier lui indique le plus proche terrain de dégagement : la base de Odiham dans le comté de Hampshire. C'est une base d'hélicoptères mais elle peut accueillir le Typhoon.

Tim lui répond que cela lui semble difficile : la base se situe maintenant dans son nord-ouest. Pour l'atteindre il va devoir faire un demi-tour presque complet. Il n'a pas la puissance, il risque de décrocher dans la manœuvre et s'il vire en descendant pour augmenter la portance il n'est pas sûr de pouvoir à nouveau stabiliser l'appareil.

Tim garde son sang-froid. Des années d'entraînement l'ont préparé à ce type de situation périlleuse. Il est concentré. Il a la sensation étrange d'être à la fois au cœur de l'action et comme détaché d'elle.

Après quelques secondes de silence radio :

— Tim, c'est Max.

Tim a un sourire : pour que Max, son instructeur et le

chef des essais en vol laisse tomber le protocole radio, c'est que la situation ne doit pas être simple.

— Salut Max, content de t'entendre.

— Alors, gamin, tu as un souci ?

— Je me retrouve à piloter un sabot.

En quelques mots brefs Tim résume la situation.

Max lui demande d'effectuer certains réglages qui demeurent sans effet.

— La puissance a encore diminué, je ne peux pas maintenir l'altitude, dit Tim.

— Tu vas devoir t'éjecter.

— Mais il y a du monde en bas !

— On va essayer de t'emmener jusqu'à la mer. Tu n'es plus qu'à cinquante milles nautiques. L'idée est d'amener l'appareil à une altitude et à une vitesse optimale pour t'éjecter dès que tu as franchi la côte.

— Ça m'arrange de ne pas plonger trop loin, surtout si je dois rentrer à la nage.

— Pas de soucis, les garde-côtes sont déjà prévenus. Dès qu'on a calculé le point d'éjection ils vont envoyer un hélico sur place, tu auras à peine le temps de te mouiller.

— OK, ça marche.

Tim se remémore mentalement la procédure d'éjection. Il la connaît par cœur mais il n'a jamais eu l'occasion de l'utiliser en vrai.

Pendant ce temps le contrôleur aérien a fait les calculs nécessaires. Il donne à Tim le cap, les vitesses de vol et de descente.

— C'est bon pour toi ? Demande Max.

— Pas de soucis, les paramètres sont cohérents, j'attends votre décompte.

— Tu vas pouvoir prendre ta carte à l'Ejection Tie Club\*, dit Max en souriant.

*\* Tous les pilotes ayant eu la vie sauve grâce à un siège "Martin-Baker" sont admis au sein d'un des clubs les plus fermés de la planète, l'Ejection Tie Club,*

*qui comme son nom l'indique ne compte parmi ses membres que des hommes et des femmes ayant eu un jour à s'éjecter d'un avion en perdition avec un siège de la marque. Les survivants reçoivent ainsi une cravate et un pin's exclusifs du club.*

Au bout d'une minute :

— H moins trente secondes, dit le contrôleur aérien.

Tim s'oblige à respirer lentement. De ses deux mains il agrippe la double poignée d'éjection située sur son siège au-dessus de sa tête.

Le contrôleur aérien commence le décompte :

— H moins 10, 9, 8, 7, 6, 5, 4, 3, 2, 1, éjection.

Tim tire fortement sur la double poignée.

Immédiatement le processus d'éjection débute :

- 0.00 seconde : la verrière entière est larguée, des boulons explosifs la désolidarisent du reste de l'avion.
- 0.25 seconde : Le siège est projeté hors de l'habitacle, et les moteurs-fusées du siège s'allument. Les épaules et les jambes de Tim sont bloquées automatiquement par un système de sécurité. C'est une protection indispensable : si l'un de ses membres se désolidarise du siège, cela peut entraîner une blessure grave.
- 0.45 seconde : Après une accélération maximale de douze G, Tim se trouve suffisamment loin de son avion pour ne pas risquer la collision. Les moteurs-fusées s'éteignent.
- 0.50 seconde : L'explosion d'une charge permet l'expulsion hors du siège d'un premier parachute stabilisateur. Ce dernier extrait le petit parachute principal.
- 1.00 seconde : En s'ouvrant, le petit parachute

principal stabilise le siège pour qu'il soit dans une position à peu près verticale pour l'ouverture du grand parachute principal.

- 1.50 seconde : Lorsque le grand parachute principal s'ouvre, les systèmes de sécurité qui maintiennent le pilote se débloquent, lui permettant d'abandonner le siège qui tombe vers le sol.
- 2.50 secondes : Le pilote descend vers le sol, la balise, le gilet de sauvetage et le dispositif de gonflage du radeau de sauvetage sont activés.

Marilyne est dans la chambre. Elle s'est presque entièrement déshabillée et commence à faire de même avec Bradley. Du coin de l'œil elle vient de voir la poignée de la porte tourner lentement. « Mon pistolero est prêt » pense-t-elle avec un sourire.

Cathy saisit le couteau. Son patron est affalé sur elle. Il tente de se mettre en position. Encore quelques secondes et ce sera le moment.

Steve attend dans sa voiture. Il l'a cachée juste derrière l'auberge, dans un renforcement d'une dépendance.

« Elle ne va pas tarder » pense-t-il. Il serre les mains et fait craquer ses doigts.

— Vite fait, bien fait, murmure-t-il.

À cet instant il voit les phares d'une voiture crever le brouillard et s'engager sur le parking.

— Ce crétin d'Archie, marmonne Hans, furieux, il ne m'avait pas dit que la vielle avait un chien ! J'ai failli me faire bouffer ! J'ai juste eu le temps de sauter par-



dessus le mur, je n'ai même pas pu m'approcher de la maison.

Il a eu du mal à conduire jusqu'à l'auberge à cause de son bras sanguinolent. Il stoppe l'auto sur le parking. « Je vais me le faire, ça lui apprendra à se payer ma tête » pense-t-il en prenant en main une courte barre de fer.

« Ah, enfin le voilà ! » soupire Archie en voyant Hans sortir de la voiture et s'approcher de l'auberge. Il se dirige vers lui.

— Alors, mon vieux, ça s'est bien passé ? Demande-t-il d'un ton jovial en cachant un couteau dans son dos.

La patronne vient d'arrêter sa voiture devant le garage de l'auberge situé du côté opposé au parking. Elle a fini par se décider à rentrer, le brouillard s'étant à peu près dissipé.

« Et la vieille me saoule à toujours raconter les mêmes histoires, pense-t-elle. Vivement qu'elle y passe ! ». Elle se demande s'il n'y aurait pas un moyen discret d'accélérer le mouvement.

Tim est en train de descendre lentement vers le sol accroché au parachute principal.

Il a été passablement secoué par la puissance de l'éjection. Malgré cela il tente de ne pas perdre de vue son avion. Ce dernier se dirige droit vers ce qui semble être la mer.

Soudain, de façon surprenante, l'appareil amorce un virage sur l'aile gauche et plonge vers le sol qu'il percute à grande vitesse.

Tim a juste le temps d'entrevoir une énorme explosion avant que le vent ne fasse pivoter son parachute. Dans la seconde où il a entrevu l'impact il

lui semble avoir aperçu fugitivement un bout de toiture et ce qui semble être une cloche.

« J'ai sûrement rêvé, pense-t-il, je n'ai peut-être pas atteint la mer mais je suis sûr qu'il n'y a pas de village ici et encore moins d'église ».

Il s'approche du sol. Il atterrit brutalement dans un champ en pente. Entraîné par son élan il fait plusieurs roulades, ficelé dans les suspentes de son parachute.

Il finit par s'arrêter, assis dans l'herbe. Il se secoue.

Il entend une petite voix qui lui dit :

— Te voilà enfin ! Nous t'attendions.

Et il a l'impression étrange qu'un chien est en train de lui lécher le visage.

Fin